

L'Irak face à l'espérance de la non-violence

Jean-Marie Muller *

La première fois que je me suis rendu en Irak c'était pour participer au Premier Forum Irakien pour la Non-violence qui se tenait à Erbil (Kurdistan irakien) du 6 au 9 novembre 2009. Cette rencontre a rassemblé 125 personnes venant de tout l'Irak. La majorité étaient membres des principales ONGs irakiennes, y compris des syndicats, qui sont engagées dans la défense et la promotion des droits humains. Tous les participants partageaient la conviction que la non-violence était la meilleure solution pour construire un espace démocratique au sein de la société civile afin de faire prévaloir la paix, la justice et la réconciliation. Pour cela, ils étaient déterminés à développer une culture de la non-violence au sein de la société irakienne encore déchirée par de multiples violences.

Depuis des années et aujourd'hui encore, les médias d'Europe ne parlent de l'Irak qu'en faisant la comptabilité des morts provoqués par des attentats. Ces événements tragiques ne suffisent pourtant pas à rendre compte de la vie quotidienne des populations civiles qui, avec un immense courage, sont décidées à reconstruire la démocratie en mettant en œuvre d'autres moyens que ceux de la violence.

Je suis retourné au Kurdistan irakien du 28 juillet au 2 octobre 2012 comme membre d'une délégation de l'Université arabe pour la non-violence et les droits humains dont le siège est à Beyrouth (Liban). Cette fois, nos interlocuteurs n'étaient plus des membres de la société civile mais des responsables institutionnels du Kurdistan, qui bénéficie d'une large autonomie au sein de la République irakienne. Il s'agissait d'envisager l'introduction d'un enseignement sur la non-violence dans les universités du Kurdistan. Nous avons rencontré quatre ministres du gouvernement régional (ceux de l'Enseignement supérieur, de l'Éducation, de la Justice et de l'Intérieur) et plusieurs présidents d'université. Ce qui a été remarquable, c'est qu'ils nous ont tenu le même langage que les membres de la société civile.

Tous se sont montrés favorables à la promotion d'une culture de la non-violence au sein de la société kurde. Depuis de longues années, ils expérimentent les multiples destructions que la violence des armes a opérées au sein de leur société et, surtout, au sein de leur humanité. Ils ont pris conscience de l'échec de la violence à résoudre humainement les inévitables conflits qui divisent et opposent les êtres humains, les communautés, les peuples et les nations. Ils ont appris à leurs dépens que la violence ne peut que détruire la société, mais qu'elle est incapable de la construire. Ils pensent que le temps est venu d'inventer d'autres méthodes susceptibles d'apporter des solutions constructives à ces conflits et, pour cela, ils veulent privilégier les possibilités offertes par la non-violence. Certes, ils n'ignorent pas les multiples obstacles qu'il leur faudra surmonter, mais ils sont déterminés à relever ces défis.

Ils se sont ainsi persuadés que la violence n'était pas la solution, mais qu'elle était le problème. C'est une idée toute simple mais tout simplement révolutionnaire. Ils considèrent alors qu'il est de leur devoir de rechercher une solution au problème de la violence et ils veulent espérer que la non-violence est un élément essentiel de cette solution. Nous avons rencontré des professeurs d'université d'autres régions de l'Irak qui nous ont tenu le même langage.

Il est remarquable que, n'entretenant plus aucune illusion sur l'efficacité perverse de la violence, ces femmes et ces hommes ont un immense désir de non-violence. Ils n'ont pas le temps d'émettre des doutes. Ils ne s'interrogent pas sur les limites de la non-violence, mais sur ses possibilités.

La prise de conscience de l'inefficacité de la violence n'implique pas par elle-même la prise de conscience de l'efficacité de la non-violence. Il faut pour accéder à cette prise de conscience des médiations : des médiations philosophiques, culturelles, politiques et stratégiques. Ce sont ces médiations que nos interlocuteurs irakiens veulent construire.

Chaque fois, j'ai voulu dire à notre interlocuteur qu'il ne fallait surtout pas qu'il considère la non-violence comme un « produit occidental ». C'est Gandhi, donc un oriental, qui nous a offert au monde la non-violence. Dès lors, Gandhi se présente comme un merveilleux médiateur entre l'Orient et l'Occident en nous invitant à revisiter notre propre culture à la lumière de la philosophie de la non-violence qui exprime l'essence même de l'universel.

Ce n'est pas sans étonnement que le Français que je suis a écouté ces représentants institutionnels d'une société d'Orient faire l'éloge de la non-violence. Certes, en écoutant les ministres – tout particulièrement ceux de la Justice et de l'Intérieur - je me demandais quelle connaissance ils avaient de la non-violence, et surtout quelle pratique ils en avaient. Mais, en définitive, je ne me suis pas autorisé à mettre en doute la sincérité de leurs propos.

Je ne suis pas sûr que cette prise de conscience, dont j'ai été le témoin en Irak, de l'échec de la violence et de la nécessité d'expérimenter la non-violence soit partagée en Occident. Ces dernières décennies, les femmes et les hommes des pays occidentaux n'ont pas eu à souffrir directement de la violence des armes. Le fait est qu'ils l'ont plutôt exercée qu'ils ne l'ont subie. C'est pourquoi l'idéologie de « la violence nécessaire, légitime et honorable » domine encore les esprits et les mentalités des Occidentaux. Cela les fait ignorer les possibilités de la non-violence à laquelle ils ne prêtent nullement attention, si ce n'est pour la discréditer comme une utopie. Pourtant l'échec de la violence est flagrant partout dans le monde. Et il faudra bien que, eux aussi, les peuples d'Occident en prennent conscience et qu'ils comprennent que leur avenir appartient à la non-violence. Pour cela, il est urgent qu'ils se mettent à l'écoute des peuples d'Orient.

Afin que l'espérance redevienne possible pour tous.

* Philosophe.

16 octobre 2012